

L'Abelle de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS FREE PUBLISHING CO., LIMITED.

Office: 223 rue de Chartres. N. O.

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., S'ADRESSER AU PRIX REDUITS DE 10 CENTES LA LIGNE, VOIR LES AUTRES PAGES.

A LA HAYE.

La conférence internationale de paix de La Haye est à peine ouverte que les discussions sur les premières propositions qui ont été faites indiquent une grande divergence d'opinions, tout au moins en ce qui a trait aux principes généraux dont l'application tendrait à diminuer les causes de guerre.

Les délégués s'accorderont peut-être plus tard pour établir des règlements qui diminueront l'horreur des luttes entre les peuples, et en ceci ils feront œuvre éminemment utile, mais il est douteux que leurs travaux fassent avancer la cause de la paix vers cet idéal dont rêvent les apôtres de la fraternité universelle. La question du désarmement, ou plutôt de la restriction des armements, est mort-née, et elle ne sera probablement pas soumise à la conférence.

Le Livre Blanc se termine par la réponse du haut commissaire aux critiques faites à propos de son rapport par le premier ministre d'Australie. Le haut commissaire critique les autorités françaises qui ne veulent reconnaître aucune influence aux préteurs français aux Nouvelles-Hébrides et qui ignorent presque qu'ils existent et ne supporteraient certainement pas des mesures qui donneraient trop d'influence à l'élément clérical britannique.

La loi protectionniste des douanes d'Australie ruine le colon anglais aux Hébrides. Le colon français est bien plus prospère car la Nouvelle-Calédonie est plus libérale pour lui. Les intérêts français ne sont accrus aux Nouvelles-Hébrides de 1890 à 1900, grâce à des capitaux français et à la formation d'une Compagnie française. Si les intérêts anglais ne s'y sont pas développés, c'est que l'Australie n'a pas envoyé de capitaux; si elle l'avait fait, si elle avait été aussi moins protectionniste, il aurait été facile à l'Angleterre d'obtenir de la France de meilleures conditions au moment de la convention.

La France et la Nouvelle-Calédonie font des concessions de douanes pour les produits envoyés des Hébrides par des colons français.

Ce refus ne leur sera d'aucun avantage, car les autres puissances se préparent indubitablement à agir de même; et le rejet de la proposition française ne nuira qu'aux neutres.

On conviendra, en présence de ce désaccord sur une question aussi simple, que la conférence débute sous de peu favorables auspices, et on peut prévoir que ses travaux n'empêcheront aucune guerre à l'avenir, ne retarderont pas d'un instant la plus grande lutte qui, avant longtemps, embrasera l'Europe et peut-être le monde entier.

Un Livre Blanc sur les Nouvelles-Hébrides

On relève dans le Livre Blanc, relatif aux Nouvelles-Hébrides que, dans une communication, le premier ministre d'Australie réitére ses protestations contre la façon dont la convention anglo-française a été imposée au gouvernement australien, sans qu'il ait été permis à celui-ci de suivre les négociations, ni d'exposer ses vues notamment sur l'établissement d'un protectorat conjoint de la France et de l'Angleterre.

Néanmoins, quoique cette convention puisse être l'objet de graves critiques, l'Australie fera tous ses efforts pour coopérer à sa exécution.

Le Livre Blanc se termine par la réponse du haut commissaire aux critiques faites à propos de son rapport par le premier ministre d'Australie. Le haut commissaire critique les autorités françaises qui ne veulent reconnaître aucune influence aux préteurs français aux Nouvelles-Hébrides et qui ignorent presque qu'ils existent et ne supporteraient certainement pas des mesures qui donneraient trop d'influence à l'élément clérical britannique.

La loi protectionniste des douanes d'Australie ruine le colon anglais aux Hébrides. Le colon français est bien plus prospère car la Nouvelle-Calédonie est plus libérale pour lui.

Larmes antiseptiques

Les larmes ne sont pas seulement touchantes; elles sont antiseptiques.

Le docteur Lindahl, de Copenhague, a découvert qu'elles constituaient un poison mortel pour les bacilles de certaines tumeurs, bien qu'elles soient sans effet sur les bactéries, probablement moins sensibles, de la pneumonie infectieuse. Bernardin de Saint-Pierre est admiré une fois de plus la bonté de la Providence, qui a mis le remède à côté du mal et fait naître de la souffrance les pleurs qui la soulagent. Le docteur Lindahl s'est livré à diverses expériences d'où il résulte que les larmes doivent être employées fraîches et à l'état natif. Conservées et refroidies ou même artificiellement ré-

chauffées, elle n'ont plus d'action thérapeutique. Mais toute la vertu des larmes est faite de leur sincérité, qualité rare....

Eugène Sue.

Les admirateurs d'Eugène Sue viennent de jouer à sa mémoire un assez méchant tour. Ils ont trop oublié que leur héros avait l'horreur du banal, le goût des choses rares, et il viennent de lui élever, tout comme à un autre, sa statue.

Quand, au cours de l'année 1843, Eugène Sue décrivait, dans le "Journal des Débats, les Mystères de Paris," c'était, chaque jour, une fièvre croissante de curiosité. La rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois devenait bouillonneuse. On s'arrachait les feuilles sorties fraîchement des presses. On les traquait dans les cafés et les cabinets de lecture. On louait dix sous les numéros. Le président du Conseil des ministres, laissait voir tout son engouement. Le feuilleton était-il retardé d'une journée? Cela paraissait une impertinence et comme un malheur national. C'était, aux "Débats," un déluge quotidien de lettres et un volume entier en a été conservé. Les magistrats s'attendrissaient et les jeunes filles écrivaient pour offrir leur cœur.

Eugène Sue répondait avec beaucoup de sérieux à ses correspondants. Son public l'entraînait, plus encore qu'il ne captivait son public. Dans un récent et séduisant volume, consacré aux "Dandys sous Louis-Philippe," M. Jacques Boulenger a fort joliment noté comment Eugène Sue devint, presque malgré lui, démagogue et socialiste. Il fut bien moins le maître que l'esclave de son succès.

Une taille haute, de larges épaules, des cheveux abondants, très noirs et frisés, des yeux bleus, intelligents et fins, d'admirables cravates, des bottes surprenantes, des habits prodigieux; voilà d'abord ce qui avait valu à Eugène Sue de pénétrer dans les salons à la mode. Il avait l'allure un peu épaisse et un nom qui prêtait d'abord à rire. Il avait lui-même dit: "C'est ennuyeux, j'ai le nez camille." Mais il avait su se révéler par son roman le plus étonnant, en 1835, il plaisait aux femmes beaucoup plus qu'aux hommes. Il s'en consolait, parce qu'elles l'en consolait. Sa jeunesse de cœur et son cynisme candide les charmait.

Peu à peu, son air gourmé, son silence important et les armoiries dont il ornait ses voitures, avaient paru moqueuses. Les jeunes gens s'étaient souvenus qu'il avait failli être médecin et ils allongèrent son nom. "Sue" devint "Salfate," à quoi ils ajoutèrent "de quinque" par égard pour ses instincts aristocratiques. Quand il se fut, dans "L'Atreumont," montré sévère pour Louis XIV, les derniers salons légitimistes le bouddèrent. Mené dans sa voiture, découragé dans tous ses rêves, le romancier se croyait sincèrement perdu. Les "Mystères de Paris" le sauvèrent.

Un éditeur lui fit connaître une publication anglaise: les moeurs et les passions londoniennes y étaient peintes. Sue songea que la vie populaire parisienne pourrait, elle aussi, paraître attachante. Il y étalerait son pessimisme, il y viderait ses secrets et il assassinerait le tout de beaucoup d'épices. Il voulait voir jusqu'où ses balles lectrices

suivraient. Il envoya les premiers chapitres à Legouvé, puis il s'arrêta. Il était plus prompt à commencer qu'à poursuivre. Il improvisait au gré de sa fantaisie. C'est en traçant les dernières lignes d'un chapitre qu'il imagina le jésuite Rodin, pivot de l'énorme intrigue du "Jouff errant."

Peu à peu, les "Mystères de Paris" agiraient sur lui. Le sujet métamorphosa l'auteur. L'enthousiasme de ses lecteurs lui traça son rôle. Sue devenait l'apôtre des humbles et des petits. Et, comme il était toujours sincère et très brave homme, il crut avoir trouvé son chemin de Damas. Victor Considérant s'écriait, dans la "Démocratie pacifique": "Je vois où va l'auteur. Il entreprend la peinture des souffrances et des besoins des classes travaillieuses." Sue fut plus que personne heureux de cette découverte. Lui dire où il allait, c'était lui rendre service. Et il demeura désormais fidèle à sa vocation.

La Partie de Gaston

La ville de Bois vient de préparer une exposition forestière qui a été inaugurée le 14 de ce mois. Le couronnement d'une muse a été dans l'ordre artistique. Un des cœurs de la fête. Cette cérémonie a eu lieu dans la cour d'honneur du château. L'Opéra, la Comédie française et l'Amicale de Loiret-Cher y ont présenté leur concours. Mlle Blanche Huguet, officier d'académie, et M. Hamel, du Théâtre-Français, se sont chargés de la déclamation. M. Paul Séguin a fait entendre sa voix splendide de baryton. Mlle Théodore, officier d'instruction publique, a réglé la chorégraphie. La muse était une très belle personne et portait une robe rose tendre. Il y a eu 15 danseuses, dont une coryphée, 23 choristes de l'Opéra; des robes de haut goût (blanches, roses et mauves). "Le tout sur un fond grec, en utilisant le décor naturel des colonnes de la partie de Gaston." Bref, comme le dit la presse de Loiret-Cher, c'était un ensemble artistique et plastique tout à fait exceptionnel. Si vous demandez ce que c'est que "la partie de Gaston," vous n'avez pas visité Bois. Tous les touristes connaissent "Gaston". Familiarisés par une longue habitude, les gardiens ne désignent jamais que par son petit nom Monsieur, frère de Louis XIII; et le château neuf, bâti par le premier Mansard, s'appellent toujours, non sans quelque dédain, "la partie de Gaston". C'est un vieux reste de romantisme et nos grands-pères méprisaient l'art du dix-septième siècle; c'était la raison de leur estime toute neuve pour le gothique et la Renaissance. Le "tout" de Bois date de Louis-Philippe. Elle est pourtant jolie, la partie de Gaston, avec ses lignes sobres, élégantes, nerveuses, avec sa noble colonnade qui va faire un décor naturel au fond grec du couronnement de la Muse. L'historien assure qu'à son lit de mort, Gaston, désolé de laisser son œuvre incomplète, murmura tristement: *Domus mea, domus desolationis in aeternum*. Il a dû être content, Gaston, de voir un peu de gîte dans sa demeure ordinairement déserte. Il connaissait mal le grec, mais il aimait les Musées, protégeant des poètes comme l'illustre Le Pays, le célèbre Verneuil et le fameux Neufgrain qui se nommait "le poète hétéroclite de Monsieur". Ce qu'il a pu y avoir d'hétéroclite dans le programme de la fête n'est pas pour l'étonner.

Comme on le verra par une annonce publiée d'autre part les consultations à l'Asile de la Société Française seront données de deux à trois heures de l'après-midi à partir du premier juillet prochain.

C'est le Dr George Tusson, un des membres les plus connus et les plus estimés du corps médical de la Nouvelle-Orléans, qui est chargé de ces consultations.

Nouvelle utilisation du papier.

Un nombre considérable d'accidents du travail est dû, les statistiques en font foi, au nettoyage des machines en marche. On utilise généralement à cet effet des chiffons de laine, de coton ou de filasse. "The paper maker's Circular" préconise, pour enlever les poussières et graisses, l'emploi du papier buvard qui, cédant plus facilement, fait couler à l'ouvrier moins de risques de se laisser prendre les doigts ou enlever le bras.

Le papier présente, en outre, le double avantage d'être moins combustible que les produits habituellement employés au nettoyage et de ne pas laisser sur les machines des fragments ou fibres d'étoffes. De plus, par suite, les usines allemandes qui l'utilisent constatent une économie notable sur les chiffres d'essuyage: un ouvrier employant autrefois 250 grammes de chiffons de coton n'en reçoit plus que 150 grammes et s'il a 10 grammes de feuilles de buvard, dont le prix est d'un tiers inférieur à celui du chiffon.

AMUSEMENTS.

WEST END.

Une brise rendit délicieusement fraîche et réconfortante par les eaux du Lac, un concert par des musiciens de talent et une représentation de vaudeville par des artistes pleins de brio et d'entrain, voilà ce que trouvent ceux qui ont passé la soirée à West End. Aussi la plateforme est-elle trop étroite pour contenir la foule.

WHITE CITY.

Toujours beaucoup de monde à la White City pour entendre la troupe Olympia jouer "The Gipsy". Cette jolie comédie musicale est une des meilleures du genre, et la façon dont elle est montée et rendue explique le succès exceptionnel qu'elle rencontre auprès du public new-orléansien.

La semaine prochaine: "Fra Diavolo".

Les consultations à l'Asile de la Société Française.

Comme on le verra par une annonce publiée d'autre part les consultations à l'Asile de la Société Française seront données de deux à trois heures de l'après-midi à partir du premier juillet prochain.

Le lieutenant-gouverneur Sanders à Morgan City.

Les affaires étaient suspendues hier à Morgan City, où le lieutenant-gouverneur Jared Y. Sanders, candidat au poste de gouverneur, ouvrait formellement sa campagne électorale et où devait être ratifiée sa candidature.

Les magasins et les résidences étaient décorés de drapeaux et de bandes d'étamine aux couleurs nationales, et le candidat a été l'objet d'une ovation.

Des portraits de M. Sanders portant l'inscription "Notre choix pour gouverneur" étaient exposés dans toutes les rues.

L'affluence était telle dans la ville que dès le matin il a été décidé de tenir la réunion dans le Parc de Ville, car la salle choisie aurait été absolument insuffisante.

En outre la réunion a été renvoyée

L'AFFAIRE LAMANA.

L'attention du public se porte maintenant sur les quatre individus impliqués dans l'enlèvement et le meurtre du jeune Lamana et qui n'ont pas encore été arrêtés. La peur, l'ignoble peur, le fait fait probablement loin du lieu de leur épouvantable crime, mais de l'endroit où ils se sont retirés comme des bêtes sauvages, quel qu'il soit, ils seront bientôt débusqués.

La police attendait impatiemment hier des nouvelles de Cheoba, Kansas, où Dan Lehonagan, spécial de la compagnie de chemin de fer de l'Illinois Central, et James D. Vicensi, beau-frère de Stefano Monfre, sont allés pour vérifier le fait que Monfre et Angelo Incarcerato ont été vus à cet endroit, à proximité de Cheoba est situé dans le centre du Kansas, près de Wichita.

C'est au reçu de renseignements établissant que Monfre et Incarcerato étaient partis ensemble de la Nouvelle-Orléans par la voie du Kansas City Southern et s'étaient

arrêtés à Cheoba, où le premier a dit-on, des parents, que l'expédition à cet endroit a été décidée.

Il est très probable, annonce-t-on, que le grand jury de la paroisse de St. Charles sera en mesure de mettre formellement en accusation lundi prochain les meurtriers du jeune Lamana, y compris Campisciano et sa femme.

L'accusation de meurtre sera portée contre eux.

Le juge Paterno s'est rendu au bureau du capitaine Boyte hier soir et s'est longuement entretenu avec lui au sujet des événements récents, ainsi que du procès des prisonniers.

Le juge Paterno a également donné la police le signalement exact de Francis Luciani. C'est un homme de 5 pieds 7 pouces, âgé d'environ 25 ans, pesant 130 livres, ayant des cheveux noirs et des yeux de couleur foncée sans iris.

La dernière fois qu'il a été vu il portait des habits et un chapeau noirs.

La Ligne Hambourgeoise-Américaine et le port de la Nouvelle-Orléans.

L'autre semaine une dépêche annonçait qu'un fonctionnaire américain avait été nommé à Hambourg, en vue de déclarer que sa compagnie n'engagerait pas ses emigrants allemands à diriger vers les côtes des Etats-Unis parce qu'ils n'y étaient pas traités convenablement.

L'Union Progressiste de la Nouvelle-Orléans s'est émue et a demandé des explications, et après de longues conférences, Etats-Unis ont décidé de faire un voyage de M. Boas, agent général de la ligne à New York, pour lui répondre par une lettre à M. M. B. Trevisant, secrétaire de l'Union Progressiste, dans laquelle il dit que la dépêche était évidemment erronée, attendu que l'agent de la compagnie à Hambourg n'a jamais été au courant de ce qui se passait dans ce pays.

M. Boas a écrit, en tout cas, l'Union Progressiste que toute allusion à New York, n'est pas un peu plus, mais qu'il n'y a rien de tel. La réunion a été la plus nombreuse de toutes les réunions politiques qui aient jamais été tenues dans le troisième district congressiste.

La Nouvelle-Innre, Jeannerette, Lafayette, Pont-Breaux, St-Martinville, Crowley, Lac-Charles, Houma, Thibodaux, Natchitoches, et Iberville, ont été les plus nombreuses de toutes les réunions politiques qui aient jamais été tenues dans le troisième district congressiste.

Un des navires de la compagnie a été retenu trente jours et a dû changer treize fois de place. Et M. Boas termine en disant que de pareilles conditions n'existent dans les ports d'aucun pays civilisé, qu'en ce qui concerne sa compagnie, il ne saurait être question d'être un service de passagers entre l'Europe et la Nouvelle-Orléans.

La lettre de M. Boas sera discutée à une réunion de l'Union Progressiste qui se tiendra lundi prochain.

Ivresse.

Mercredi dernier, un individu pris de boisson a été découvert dans un cabinet de la maison de M. Henri Carrière, avenue Franklin, 2007. Mme Commagère, la belle mère de M. Carrière, ayant prévenu un sinistré à dix heures à la porte. Après son départ Mme Commagère a trouvé une veste dans la poche de laquelle se trouvait un certificat de 800 sur la banque de Port-au-Prince, au nom de Dan Sullivan. Le certificat a été envoyé au poste du quatrième precinct.

Feuilleton

DE

L'Abelle de la N. O. No. 18 Commencé le 27 Juin 1907

LES CRIMES D'UN HÉROS

PAR THÉODORE CAHU

PREMIÈRE PARTIE

XV

PAUVRE ADELE

(Suite.)

Les membres de la femme de chambre, qui s'étaient contractés, se détendaient bientôt et elle tomba le long du lit, la figure dé-

composée, les yeux grands ouverts et hagards.

Dans cette chute un porte-monnaie en cuir de Russie s'échappa de sa poche. John le ramassa et le considéra un moment. Sur le fermoir d'argent étaient gravées que couronne de comte et les initiales H. C.

John l'ouvrit. Le porte-monnaie contenait quelques louis d'or, et une carte de visite au nom d'Hermann de Château-bourg.

C'était le porte-monnaie qu'Hermann avait donné à Adèle le soir même quand elle lui avait dévoilé la trahison de Claudia avec John.

— Ça fait joliment mon affaire, pensa Wilcox en le jetant par terre. Voilà une jolie pièce à conviction, je ne pouvais trouver mieux.

Rapidement, il mit la chambre en désordre. Il retourna sans dessus dessous les oreillers et les draps du lit, renversa la table de nuit et une chaise, puis il prit le corps de sa victime et l'appuya à moitié contre le mur, dans une position de défense.

Puis, sans être plus remarqué qu'en montant, ayant arrangé sa cravate déplacée et sa mise froissée, il entra tranquillement dans le bal, où l'on n'avait pas remarqué son absence.

XVI LE BACCARA.

Son meurtre accompli, sir Wilcox reprit sans émotion sa place parmi les invités de Claudia. Il chercha un moment sa maîtresse et Hermann; mais ne les voyant pas, il pensa qu'ils s'étaient probablement retirés loin du bruit pour causer entre eux.

En les attendant, il se dirigea vers la salle de jeu où il trouva son ami Enzoock en train de pointer quelques louis.

Nicolas Stranzeko tenait la banque. Père, les dents serrées, il distribuait nerveusement les cartes.

On chuchotait autour du tapis vert qu'il venait de perdre deux cent mille francs, dont cent cinquante mille sur parole. Le gros gagnant, parmi les adversaires du Roumain, était Truchmann.

A moitié gris encore, le marchand jouait à tort et à travers, mais on dit que le sort favorisait cette incoquencence. Il tira à cinq avec un bonheur phobique, et rouge, tuméfié, se laideur d'illuminant d'un large sourire de satisfaction.

Truchmann est à moitié gris, s'il plait le Roumain l'aura toute facilité ensuite pour le gagner... sans risque.

Derrière le Roumain, se tenait Scaferlati. L'italien ne jouait pas, mais suivait attentivement le jeu.

Wilcox observa un moment derrière Enzoock, puis mit négligemment un billet de cent francs sur le tableau. Il perdit. Cela lui importait peu. L'intéressant pour lui était de tenir la banque. Quand il vit que dans quelques minutes on la remettrait aux enchères, il sortit du salon et s'en alla sur le palier afin de pouvoir préparer un peu ses manchettes pour ce qu'il appelait son travail.

L'unique porte de la salle de jeu avait été enlevée et l'entrée n'était fermée que par une tenture qu'on soulevait pour passer. Wilcox y trouva Ladok de Pavost en train d'entonner consciencieusement des petites vis le long des tentures au moyen d'un tourne-vis.

— Chut! fit le gommeux en mettant la main sur sa bouche, c'est une farce.

Le vidame était connu pour ses inventions extraordinaires. Biagueux célèbre, il dépassait ce fameux Sapek, resté légendaire parmi les mystificateurs. Il avait tout Paris par ses plaisanteries extravagantes.

— C'est lui qui avait imaginé, à la suite d'un pari, d'arrêter son

la circulation sur les grands boulevards entre la Madeleine et l'Opéra à dix heures du matin.

Pour cela, il s'était habillé d'un vêtement d'ouvrier, coiffé d'une casquette d'employé de la Ville et après s'être muni d'une boîte à outils comme on en ont les serruriers et d'un niveau d'eau, il s'était placé le long d'un trottoir.

LA, il avait installé son niveau d'eau, puis après avoir fait quelques gestes d'impatience, comme s'il ne pouvait pas viser convenablement dans ses lunettes, il avait prié un agent d'arrêter un moment la circulation des voitures.

L'agent, pour faciliter le travail du cantonnier municipal, ordonna aux véhicules de stationner.

Les faux ouvrier pria alors un badaud qui regardait sur le trottoir de tenir une ficelle au instant.

seul on le relâchait après une forte semonce.

Comme mystificateur il était devenu légendaire.

Le vidame était l'ami de tout le monde. On l'invitait dans les salons, certain de lui voir inventer quelque chose pour distraire les invités sans que la plaisanterie fut de trop mauvais goût.

Wilcox ne fut donc pas autrement étonné de lui voir combiner quelque mystification.

Il se contenta de dire: — Est-ce que cette petite tour sera drôle?... On rira?

— Très drôle, répondit le vidame. Vous verrez. Cela vous intéressera particulièrement.

— Pourquoi, surtout moi? — Parce que vous êtes homme d'esprit.... Vous comprendrez mieux.

— Non, c'est du flair.

— Non, c'est du flair. — Il avait en effet joué contre le vidame qui avait perdu un million de francs dans cette partie.

— Mon vieux, pensa-t-il, avec un flair pareil, je ne te voudrais pas comme chien de chasse.

L'Anglais s'en alla alors un peu plus loin, tâta ses poches, sentit les cartons et il devint, servit en même temps que le vidame. On mettait la banque au enchères. Le Roumain, après de quelques formidables, abandonna le jeu.

— A deux cents louis, cria-t-on.

— Cinq cents.... — Sept cent cinquante, dit le voix.

Truchmann offrit mille louis. Mais il n'y eut qu'un cri. Le Roumain était trop riche. On voulait bien l'accepter comme pote, mais pas comme banquier. Finalement Wilcox l'emporta moyennant vingt-cinq mille francs. Il s'assit devant la table et commença à tailler.